

ALBERT. — Mais, cette disposition est loin certes, d'être un défaut.

ERNEST. — En conséquence, veuille donc me montrer les merveilleux résultats obtenus par les vieilles méthodes, les hommes de valeur dont la formation soit due aux vieux programmes.

ALBERT. — Je le veux bien... rien de plus facile. Ces hommes se comptent par milliers. Leurs rangs serrés nous pressent et nous écrasent. Ainsi, qui a formé tous les beaux génies du 17<sup>e</sup> siècle, de nos jours encore la gloire de l'esprit humain ? Qui a formé, entre autres, les Descartes, les d'Aguesseau, les Leibnitz, les Racine, les Fénelon, les Bossuet, en un mot, toute cette pléiade de grande et beaux esprits, l'éternel honneur de la France et de toutes les nations modernes ? Ne sont-ce pas les anciennes méthodes ?

Et, pour ne point sortir des frontières de notre jeune Canada, qui nous a fourni ces valeureux champions qui pendant cinquante ans de luttes parlementaires ont su nous conserver, par leur vigoureuse éloquence, nos droits politiques et religieux ? Qu'il me suffise de rappeler ici les noms des Papineau, des Bédard, des Viger, des Plessis, des Morin, des Lafontaine, des Cartier et de tant d'autres. Ne sont-ce pas encore les anciennes méthodes ?

ARTHUR. — Et puis, à l'heure qu'il est encore, nos premiers hommes, nos ministres, nos législateurs, nos chefs, ceux dont notre société a sujet d'être fière, ceux qui, aujourd'hui, forment la haute magistrature et la haute diplomatie, où, du moins la plupart, ont-ils reçu leur formation, cette haute formation intellectuelle qui les distingue ? N'est-ce pas dans nos maisons d'éducation où les études classiques basées sur les vieux programmes sont en honneur ?...

ALBERT. — Par conséquent, ces vieux programmes, ces anciennes méthodes qui nous apparaissent ainsi escortés de tant de personnages illustres qu'admirent leurs contemporains et qu'admira aussi la postérité la plus reculée, je vous le demande, quelle grâce nos alchimistes des nouveaux programmes ont-ils de les accuser d'abrutir l'esprit et de favoriser l'ignorance ? Ces vieux programmes qui ont déjà fait leurs preuves, pourquoi les abandonner pour se mettre à la remorque des programmes

encyclopédiques qui n'ont encore fourni jusqu'ici que des pygmées, si on compare les hommes qu'ils ont formés aux grands noms déjà mentionnés plus haut ? Si, par le passé, ils ont déjà produit, si aujourd'hui encore, ils produisent de si beaux résultats dans notre pays et dans tous les pays du monde, sur quels motifs tant soit peu sérieux viendrait-on leur refuser la même vertu pour l'avenir ?... Qui empêcherait qu'ils ne passent former encore plus tard des citoyens vraiment utiles, des hommes vraiment distingués dans toutes les carrières et tout particulièrement dans les professions libérales ?... Qui empêcherait qu'ils ne pussent encore plus tard nous assurer à nous Canadiens notre part légitime et nécessaire d'influence dans notre vaste Confédération ?...

EMILE. — Tout ceci est bel et bon, j'en conviens, mon cher Albert, mais faut-il pour cela que les études classiques restent dans un état stationnaire ? Ne doivent-elles pas plutôt suivre les progrès du siècle, se mettre en mesure de répondre le plus parfaitement possible aux besoins et aux exigences des temps ?...

ALBERT. — Et faut-il pour cela, te dirai-je à mon tour, mon cher Emile, faut-il pour cela rompre avec toutes les traditions ? Faut-il pour cela négliger le principal pour l'accessoire ?...

ARTHUR. — Allons, mon cher Emile, sois franc et loyal. Avoue que tout ce que vient de dire notre ami Albert est plus que suffisant pour porter la conviction dans un esprit non prévenu, relativement à la supériorité des vieux programmes sur les nouveaux qu'on voudrait faire prévaloir dans les collèges classiques, non seulement en France, mais encore ici, au Canada.

ERNEST. — "Ita sentit dominus Arthurius."

ALBERT. — "Et socii."

ARTHUR. — Eu effet, mon cher Ernest, sache bien que je ne suis pas seul de mon opinion. Et, si mes paroles te sont suspectes, veuille alors te procurer, sans tarder, l'intéressant petit volume intitulé "Coups de crayon" dont notre bibliothèque canadienne vient d'être dotée par M. l'abbé F. A. Baillaigé.

ERNEST. — Le rédacteur des deux estimables revues : l'*Étudiant* et le *Couvert* ?